Joël Paul

Les visiteurs du château Hagen

Joël PAUL

Les visiteurs du château Hagen

Roman

Editions Humanis

© 2013 – Editions Humanis – Joël PAUL

ISBN versions numériques : 979-10-219-0086-8
ISBN version imprimée : 979-10-219-0087-5

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture : peinture et photomontage de Luc Deborde

Illustrations intérieures : Joël Paul, d'après des images d'archive et des photographies personnelles.

Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

http : //www. editions-humanis. com

Luc Deborde
Editions Humanis
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis. com

Sommaire

Avertissement :
Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 9 illustrations - 22 notes de bas de page - Environ 72 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.

Les soldats de l'Empire.....6
Les anciens de la vallée des Colons.....12
L'homme aux chiens.....18

Quand la pensée s'affole..... . 24
Annexe..... . 28
Dédicaces et remerciements..... . 30
Bibliographie..... . 30
Du même auteur..... . 31

FINISTERE

Mémoire sur la Nouvelle Calédonie.

De 1855, 3 octobre au 3 octobre 1859.

W. Markwebe, Lieutenant de 1re cl. marine.

Quatre passes permettent d'entrer dans la grande Baie de Moraré, dont l'enfoncement le plus considérable est la rade de Port de France, formée par la grande terre, et l'île Ba Bouget, (île nue) à l'Ouest :
Ces passes sont le canal Wodin, la passe de Moraré ; la passe de Numéa en faisant route sur l'îlot du Signal et la passe Vincent.
En arrivant à l'île laite, on relève le pic de l'île des Pins situé à l'entrée du canal Wodin, formé par la grande terre s'étendant du sud au nord et l'île Uen à bord ~~on la~~ on laisse à gauche, la longue ligne d'écueils qui bordent la Nouvelle Calédonie et forment autour d'elle une ceinture qui rend très dangereux l'atterissage sur ses côtes.
La caravane mouillait à Port de France le 3 octobre 1850 à 10h du matin après une longue et fatiguante traversée et quelque boulé qui fit l'aspect de la côte inhospitalière que nous allions habiter ; la plupart de nous la saluèrent comme une nouvelle patrie.
Le personnel peu nombreux de la Colonie se composait de MM. le chef de bataillon Estard, commandant particulier ;
M. Comeau agent colonial
M. Clément, Révérend père Mariste aumonier.

Les soldats de l'Empire

Le sous-lieutenant d'infanterie de marine, Victor de Malherbe, rédigea une nouvelle note à l'intention du chef de bataillon Testard sous couvert du capitaine Gout, son supérieur hiérarchique. Il essayait, une fois de plus, d'argumenter pour faire connaître son point de vue sur l'imminence d'un conflit ouvert avec les Kanaks.

L'officier était de très mauvaise humeur. Rien ne fonctionnait comme il le souhaitait. L'intendance ne suivait pas, la colonie était bien trop loin de la France métropolitaine ; de plus, il était fortement indisposé par la chaleur. Il avait tombé la veste de son uniforme pour s'attabler en bras de chemise à la petite table qui lui servait de bureau. Il le faisait discrètement, car même ici, sous les tropiques, il exigeait que ses hommes restent en tenue. Il aimait que les soldats sous ses ordres soient tirés à quatre épingles. Le lieutenant Malherbe faisait partie de la 36e promotion de Saint Cyr (1852-1854), la promotion Empire baptisée ainsi depuis le rétablissement de l'Empire, le 2 décembre 1852, par le prince-président, Louis Napoléon empereur des Français, sous le nom de Napoléon III. Il sortait de l'école, il avait 24 ans. Il était arrivé par la corvette-transport la *Caravane* qui achemina trois compagnies en Océanie. Le lieutenant Malherbe mourut au champ d'honneur à 31 ans, mais il ne pouvait évidemment pas connaître à l'avance le destin tragique qui l'attendait après cette campagne en Nouvelle-Calédonie. Pour l'heure, il était complètement investi dans son métier de militaire. Pour favoriser la cohésion, il donnait l'exemple sur le terrain en suffoquant comme ses hommes dans des uniformes inadéquats en pays tropical. Mais le règlement, c'est le règlement. Il était aussi grognon, parce qu'il rédigeait pour la seconde fois la même lettre. Une perle de sueur, échappée inopinément des pores de la peau de son front, avait choisi le plus mauvais moment pour tomber et atterrir sur la première missive qu'il venait de terminer. La goutte d'humeur avait dilué l'encre en formant un gros pâté sur le mot « respectueusement » en laissant uniquement la fin du mot, « sement », lisible, mais floue. « Nom d'une pipe en terre ! C'est une vraie macule, maintenant cette missive ! » avait-il pesté. La lettre tachée, digne d'un cancre à l'image des souillons de la petite école de campagne de son enfance en Bretagne, avait été chiffonnée rageusement.

Sa conviction de l'imminence d'un conflit forgée grâce aux patrouilles faites sur le terrain, et ses connaissances militaires de Saint-Cyrien pour les prévenir, n'étaient pas assez prises en compte par l'état-major, composé exclusivement de marins. Leurs compétences maritimes avaient été indispensables pour acheminer les troupes et installer cette tête de pont de la colonie à Port-de-France, mais il était très critique sur les autres choix de sa hiérarchie. La presqu'île, abritée pour les coups de tabac, était un choix de marin judicieux, mais pour la ressource en eau, la pacification et la protection des hommes des guerriers des tribus du Sud de la Grande Terre, il lui semblait urgent de leur ouvrir les yeux. Il préconisait, entre autres, d'abandonner la construction de la caserne en cours pour construire une muraille autour du fort Constantine. Il réitérait sa demande d'intensifier l'installation des maristes pour qu'ils convertissent au plus vite des Kanaks qui pourraient être utilisés ensuite dans des milices indigènes. Il avait entendu le commandant Testard en parler et avait repris l'idée à son compte.

Désabusé, Malherbe cacheta sa lettre en faisant bien attention que sa sueur dégoulinante ne vienne pas gâcher une fois de plus son travail, puis il héla une estafette pour porter le pli au plus vite. Il allait croiser ses supérieurs plusieurs fois encore avant la tombée du jour dans ce camp inachevé, mais son éducation ne l'autorisait pas à exprimer ses doléances autrement que par écrit. De plus, Malherbe aimait l'odeur du papier, celle de l'encre, le bruit du frôlement de la plume qui couchait des mots faits de lettres en pleins et déliés. Il était soldat, mais aimait écrire ; il tenait un journal, « pour la postérité », aimait-il à dire. C'est un bureau qu'il fabriqua en premier après la construction de sa cahute. Il était assez fier de ce mobilier issu de

ses propres mains.

Soldat de l'Empire

Nous étions en 1856. Cela faisait moins d'un an qu'un malheureux colon, gardé par quatre militaires, tentait de s'établir sur une concession à moins de cinq kilomètres du fort Constantine, dans la vallée de l'Infanterie qui fera partie plus tard d'un quartier dénommé « la vallée des Colons ». Pour l'instant, cette vallée, au-delà du morne où il y avait un petit poste de guet, était une friche hostile hantée par les cris de guerre des hommes de Kuindo, grand chef de la dynastie du Sud, Kambwa Wa We Tcho. Ils tentaient des intimidations en s'agitant de loin. Un répit provisoire, car ils préparaient un mauvais coup, le commandant Testard en était persuadé. Il partageait l'opinion du sous-lieutenant Malherbe. Il avait rédigé une note dans ce sens en interdisant aux personnes de l'établissement de dépasser le morne de Montravel ou de la vallée des Colons sans autorisation spéciale. Il avait aussi demandé au commandant de la marine de lui fournir des marins pour compléter ses fantassins. À cause de l'eau croupie qu'ils buvaient, la moitié de ses hommes souffrait de dysenterie, réduisant d'autant ses effectifs qui étaient modestes. Jusqu'en 1860, en effet, le nombre de militaires stationnés en Nouvelle-Calédonie avait été inférieur à deux cents : cent quatre-vingt-sept officiers, sous-officiers et hommes de troupe ou marins étaient recensés dans le courant du premier semestre 1860, pour trois cent cinquante-neuf « colons » et trente-deux « fonctionnaires ».

Des informations faisaient état de mouillages de navires anglais qui auraient vendu des armes aux Kanaks. En Nouvelle-Calédonie, de 1853 à 1862, il est intéressant d'observer que le seul affrontement sérieux durant cette période s'est déroulé à Hienghène en 1859, et que la responsabilité en incombait à des aventuriers anglais qui, après avoir poussé les indigènes à adresser un défi au gouverneur Saisset, les avaient excités au combat en leur livrant des fusils et en faisant le coup de feu avec eux contre les Français appelés par les Anglais « mens oui-oui ».

Avant la décision d'installer cette tête de pont de la colonie, les Kanaks n'étaient pas systématiquement hostiles. Ils avaient parfois aidé les santaliers anglais à charger le bois de santal à bord de leurs navires, bien avant la prise de possession. Même le grand chef Kuindo

avait fourni des guerriers en échange de verroterie ou d'outils. Mais la spoliation des terres ne passait pas, d'autant que la tactique militaire d'opérer des expéditions punitives, en débarquant des troupes par surprise sur la côte grâce aux bâtiments de la marine afin de brûler les cases et les villages en représailles, n'arrangeait pas les relations entre les Mélanésiens et les Européens. Des indigènes avaient accepté de travailler pour les militaires au début, mais il y avait eu tellement de vols qu'ils avaient souvent été chassés à grands coups de bottes par les soldats. L'incompréhension était totale entre eux.

La valeur des objets dans le monde mélanésien ne se mesurait pas de la même manière que chez les Européens. De plus, la notion de temps et le rythme de travail des Kanaks étaient fixés par les cérémonies coutumières ou par les travaux des champs. Une fois qu'ils avaient reçu tabac ou outils qu'ils convoitaient, ils partaient. La rupture des relations entre les deux ethnies était consommée pour longtemps avec les plus farouches opposants à la colonisation après ces premières expériences de cohabitation.

Le grand chef Kuindo

La rébellion se confirmait. - Les guerriers de Koindo (kuindo), Kandio, Jack et Goumbara, de 1856 à 1858, tinrent la brousse autour de Port-de-France - Les missionnaires et les postes avancés dans la région de Canala étaient harcelés : sept colons avaient été tués. En avril de l'année 1856, un cyclone frappa Port-de-France et le sud de la Grande Terre. Les Kanaks en profitèrent pour piller la masure du colon Expert, au fond de la vallée des Colons où il tentait de s'établir. Testard organisa une énième expédition punitive. La seule bonne nouvelle fut la première naissance d'un bébé à Port-de-France le 23 avril, un gros garçon. La naissance d'un enfant est toujours précieuse, mais ce nouveau-né avait arraché des larmes aux militaires endurcis qui supportaient mal le célibat, loin de leur famille et en manque de femmes. Les officiers de l'état-major décidèrent de doubler les rations de vin, ce jour-là, pour fêter l'événement.

En juin, profitant de la présence de la *Bayonnaise*, le capitaine Lebris fit le tour des postes

de la côte Est et monta une expédition contre les Kanaks de Houaïlou. La guerre et des massacres ponctuaient les jours et les mois de ces premières années de la colonie.

Le sang appelle le sang. Le Caillou, la Nouvelle-Calédonie, est une terre rouge gorgée de minerai de fer, et probablement rouge aussi du sang versé par les hommes qui luttèrent pour se défendre, pour attaquer, faire des razzias ou, le plus souvent, en se blessant sinon en perdant la vie dans des combats contre la nature, pour défricher ou arracher à la montagne les blocs de garniérite riches en nickel. Kanaks, colons, bagnards et travailleurs venus d'Asie, ont construit ce pays dans la violence et la douleur. Les citoyens de cette île du bout du monde sont tatoués, marqués par des bleus à l'âme en sus de ceux du corps. Le prix de la place pour vivre sur l'île la plus proche du paradis a toujours été élevé.

En octobre 1856, un octobre noir, les militaires et les premiers colons de Port-de-France apprirent le naufrage du *Duroc* en Australie, et le 28 octobre, les Kanaks qui étaient sur le pied de guerre attaquèrent les colons. Le 3 novembre, les trois militaires Stroube, Pristielle et Garré, libérés sur place, qui venaient d'obtenir des concessions, furent attaqués et tués par les guerriers de Kuindo. Seul le colon Jean-Marie Vergès échappa au massacre. On dépêcha aussitôt une escouade pour aider le colon Expert, isolé au fond de la vallée des Colons. Mais, blessé à coups de hache, il décéda de ses blessures.

La volonté d'installer une colonie poussera néanmoins les colons à pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres en repoussant les Kanaks toujours plus loin. L'histoire était en marche pour le meilleur et pour le pire. L'année 1857, baptisée « année de la pacification », ne suffira pas pour que les Mélanésiens acceptent l'envahisseur. Mater un peuple aussi attaché à la terre ne se fera pas aussi facilement que les militaires et les autorités civiles pouvaient le penser. D'autres révoltes et beaucoup de morts émailleront l'histoire violente de la Nouvelle-Calédonie. Des morts par balle, à coups de sagaie, par tranchage de la tête sous le couperet de la guillotine, pendant la période du bagne, ou par la lame aiguisée d'un coupe-coupe, au cours des révoltes, alimenteront une longue liste morbide. Ces épisodes sanglants furent entrecoupés de moments de paix et de fraternité entre les populations de l'île. Par amour du pays, ces périodes de calme ont été longtemps les seules mémorisées dans les foyers calédoniens. Les moments de bonheur, de partage, de coutume avec le peuple premier, ont masqué la dure vérité des guerres et des représailles. Il n'y a pas très longtemps, avant la dernière révolte des années 1980-84, par pudeur, par méconnaissance ou par volonté de tirer un trait sur le passé, les gens d'ici racontaient l'histoire du pays et de la colonisation avec partialité, en étant souvent trop idylliques ou trop noirs. Mais c'était avant, comme l'on dit dans la publicité d'un lunetier célèbre. De nos jours, l'histoire, la vraie, les récits et témoignages, sortent des archives territoriales ou des mémoires. Les historiens, les ethnologues ou archéologues peuvent à présent dire les choses dans un pays décomplexé.

En 1858, Pierre Canel, maçon, promoteur et entrepreneur briquetier, construit la première maison d'habitation en pierre dans cette même zone de la ville de Port-de-France qui grossissait tant bien que mal. Cette maison deviendra célèbre sous le nom de maison Taragnat, du nom de celui qui la racheta avec les treize hectares qui l'entouraient en 1863. Jean Taragnat, figure de la colonisation, avait débarqué à Balade sur la future commune de Pouébo quelques années plus tôt.

C'est aussi en arrivant du côté de la Pouébo que James Cook découvrit la Nouvelle-Calédonie, le 5 septembre 1774, à Balade exactement. Des dizaines d'années plus tard, le 21 décembre 1843, monseigneur Douarre, après un accueil triomphal lors de son passage à Wallis, débarqua du *Bucéphale* avec les révérends pères Rougeyron et Viard ainsi que les frères Taragnat et Marmoiton. En 1844, le pavillon français est hissé à Balade sans que Napoléon III en soit officiellement informé. Ce drapeau sera retiré deux ans après.

Guillaume Douarre, entouré du père Rougeyron et des frères Blaise Marmoiton et Jean Taragnat, célébrera sa première messe le 25 décembre 1843 en tant qu'évêque d'Amata sur la plage de Mahamate, sous un banian qui existe encore actuellement.

En juillet 1846, la corvette *Seine* s'échouera dans les environs. À son bord, les deux cent cinquante marins seront accueillis à la mission tandis que les différends avec les Kanaks deviennent de plus en plus fréquents. Ces marins apprendront aux missionnaires que le gouvernement français s'apprête à retirer le drapeau national à la mission. Guillaume Douarre part en France. En son absence, en 1847, la mission est attaquée et détruite. Le frère Blaise Marmoiton est tué. Les missionnaires s'enfuiront à Pouébo. L'arrivée inattendue de la *Brillante* empêchera un massacre annoncé. Les maristes partent se réfugier en Australie. Monseigneur Douarre reviendra en 1848 et créera le premier vicariat de Nouvelle-Calédonie, avec le titre d'évêque d'Amata.

En avril 1853, Napoléon III donna l'ordre de prendre possession de la Nouvelle-Calédonie. Le 24 septembre 1853 à 15 heures, le contre-amiral Février-Despointes signa, à Balade, l'acte officiel de prise de possession avec les pères Rougeyron et Forestier, entourés de tous les officiers et de cent cinquante Kanaks. La tribu de Pouébo accepta la souveraineté de la France en février 1854.

Les anciens de la vallée des Colons

Relevé de ses vœux après avoir fait fortune en Australie, Jean Taragnat projetait de construire une belle demeure à côté de la maison qu'il avait achetée à Canel. Il mourut en 1878 sans avoir pu exécuter ses plans. Ce sont ses descendants, son gendre Georges Marcel, et Anne-Marie de Sonneville, sa fille, qui trouvèrent les fonds pour construire une belle demeure, la « villa du Banian », avec l'aide et les plans d'un architecte, Achille Ballière, déporté de la commune. Cette propriété, vendue en 1903 à Lucy Hagen, deviendra la villa Ratisbonne, pour enfin être baptisée « château Hagen » en 1916, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Cette demeure historique, rachetée par la province Sud de Nouvelle-Calédonie, est aujourd'hui un lieu culturel prisé des Nouméens.

Cette résidence, entourée d'un magnifique parc paysagé, est un îlot de végétation au cœur du quartier le plus peuplé de Nouméa, la vallée des Colons.

Restauré par des compagnons du devoir, héritiers des mouvements du compagnonnage né à l'époque des grands chantiers du Moyen Âge, ce château « Pacifique » à la toiture en tôle, avec ses ornements en zinc et sa véranda, est un témoignage du savoir-faire architectural français en plein Pacifique. Son style colonial, loin d'être désuet, nous transporte en rêve aux Philippines, aux plantations de Santo du temps des Nouvelles-Hébrides, voire à Hawaï pendant la Guerre du Pacifique. Un soldat japonais ou un GI américain pourrait sortir des écuries à n'importe quel instant sans que cela ne soit choquant pour le visiteur. Pour le nostalgique des récits d'Hemingway et des aventures de cette époque que je suis, c'est un lieu magique.

Le Château Hagen

J'habite à quelques pas du château, c'est donc avec un grand plaisir que j'ai répondu à l'invitation de la responsable de la culture de la mairie pour faire le guide pendant quelques semaines, à l'occasion d'une exposition relatant l'histoire de la vallée des Colons, pendant le mois du patrimoine de l'année 2013. L'écrivain en dilettante que je suis, et le retraité que je suis devenu, ne pouvaient pas refuser une telle aubaine, car on apprend toujours beaucoup de choses sur l'histoire du pays dans ce genre de manifestation.

L'exposition eut un succès phénoménal et des prolongations furent décidées. Les anciens

de ce vieux quartier affluèrent plusieurs week-ends de suite pour retrouver le Nouméa d'antan, pour parler et aussi raconter leurs souvenirs. On vit naître un merveilleux enthousiasme chez certaines des personnes âgées à qui la province proposa de témoigner . Ces anciens, conscients d'avoir vécu une époque définitivement révolue, voulaient raconter qu'en bas de chez moi, par exemple, il avait une ferme, qu'on allait y chercher du lait, il y a quelques années encore. Ils souhaitaient parler des chevaux, des calèches-taxis des Arabes, des déportés politiques libérés, compagnons d'El Mokrani qu'ils croisaient sur la route coloniale 13 pour se rendre en ville au volant des premières voitures, pour les plus fortunés.

Mokrani, déporté politique, avait monté une entreprise de calèches-taxis après avoir purgé sa peine, avant de repartir en Algérie avec ses hommes .

L'histoire des Arabes en Nouvelle-Calédonie, et principalement celle des déportés de droit commun, ont fait l'objet d'un livre, *Calédoun*, écrit par messieurs Barbançon et Sand, respectivement historien et archéologue. C'est aussi le nom d'une association présidée par monsieur Taieb Aïfa qui a fait connaître la terrible existence de ces déportés avec une exposition photographique ayant voyagé en France et en Algérie. Le bagne, pour ces déportés arabes, n'a pas été un bagne cocotier, mais un enfer. De nombreux Calédoniens descendent de ces déportés, ils sont tous métis. Les libérés arabes n'ont jamais eu le droit de faire venir leurs familles.

Les premières voitures à moteur que les Nouméens aisés exhibaient en croisant les calèches des Kabyles étaient sûrement plus faites pour parader que pour gagner du temps, vu l'état des routes que j'ai pu voir en photographie. Il faut préciser que c'était avant les Américains. Les vieux témoins du passé qui me racontèrent leurs souvenirs pendant l'exposition qui m'a inspiré cette histoire, dataient toujours leurs récits avant ou après les Américains, une datation aux dollars-touque , en quelque sorte.

Les Américains occupaient une grande place dans le souvenir de ces personnes âgées. Leur arrivée a bouleversé le paysage et l'économie de la colonie. Les soldats de l'oncle Sam furent plus nombreux que la population de Nouméa de l'époque, dès la première vague de soldats débarqués, le 15 mars 1942. Ils arrivèrent en masse pour stopper l'avance japonaise. Décidé à remplacer les États-Unis en tant que puissance dominante dans le Pacifique, le Japon impérialiste avait décidé d'attaquer les forces américaines et britanniques en Asie, et de s'emparer des ressources d'Asie du Sud-Est.

Une attaque-surprise fut lancée contre la flotte américaine le 7 décembre 1941 à Pearl Harbor, à Hawaï. Le tournant de la Guerre du Pacifique fut la victoire navale américaine lors de la bataille de Midway, en juin 1942. La flotte japonaise subit de lourdes pertes et fut repoussée. En août 1942, les forces américaines attaquèrent les Japonais aux îles Salomon et les contraignirent, au prix de lourdes pertes, à se retirer de l'île de Guadalcanal en février. La guerre était aux portes de la Nouvelle-Calédonie. Le « porte-avions », surnom du Caillou, a fortement contribué à la défense de l'Australie et à la victoire des Américains.

Dans les jours qui suivirent l'attaque de Pearl Harbor, plusieurs rumeurs circulèrent : les ouvriers nippons de l'île auraient coupé les champs de canne à sucre pour former des flèches indiquant le chemin vers la base. Enfin, la crainte d'un débarquement japonais à la suite de l'attaque ajouta un élément à la confusion qui régnait à Hawaï. C'est dans ce contexte que cent dix mille Japonais et citoyens américains d'origine japonaise furent rassemblés et surveillés dans des camps d'internement (War Relocation Centers). L'ordre exécutif du 19 février 1942 fut signé par Roosevelt et concerna l'ouest du pays où se concentraient les populations japonaises ; des camps furent ouverts dans des régions isolées des États de Washington, de Californie et de l'Oregon. Cependant, les Japonais des îles Hawaï ne furent pas internés, car l'armée et la marine avaient besoin de main-d'œuvre. Des Américains d'origine japonaise furent incorporés dans l'armée américaine, notamment dans le 442nd Regimental Combat Team qui combattit en Europe à partir de 1943 et subit de lourdes pertes. En 1988, le Congrès présenta officiellement ses excuses pour ces arrestations arbitraires en votant une loi qui indemnisait les victimes encore vivantes. En Nouvelle-Calédonie, comme

en Australie, des arrestations de résidents japonais ont eu lieu. Les Japonais de Nouvelle-Calédonie furent embarqués vers l'Australie après avoir été arrachés à leurs familles calédoniennes. Peu de ces transportés reviendront du Japon, et leurs descendants, nombreux en Calédonie, pleurent encore des ancêtres qui étaient appréciés de la population.

J'ai rencontré certains de ces descendants pendant l'exposition. Ils n'ont pas évoqué ces souvenirs douloureux. Par contre, j'ai entendu et vu des personnes hautes en couleurs, des Calédoniennes ou Calédoniens à la verve broussarde, un parler d'ici, plein d'humour, que j'ai toujours apprécié. Comme cette dame férue d'histoire, une des bénévoles du quartier qui m'indiqua : « Il ne faut pas oublier qu'ici, autour du château, ce n'étaient pas les Américains qui avaient planté leurs tentes. C'étaient les Néo. Le camp des Pokens néo-zélandais était autour en contrebas du château Hagen. Ma mère était "fin" copine avec l'un deux. S'ils n'étaient pas "rebarrés " si vite, je serais une Néo, aujourd'hui. » Des détails, des affirmations que mes rencontres répétaient à souhait à tous ceux qui demandaient des précisions, et même à ceux qui n'en demandaient pas. Ils étaient tellement heureux de raconter l'histoire du quartier ! Les visiteurs de l'exposition « La vallée des Colons d'hier et d'aujourd'hui » prirent possession de mon château rapidement, et cela, pendant toute la durée de l'exposition.

Une dame très âgée évoqua même l'odeur du tabac de la pipe de monsieur Hagen, dit « Tiby », le plus célèbre occupant du château, en insistant sur ses pouvoirs de séduction. Elle gardait un souvenir inoubliable du châtelain.

Mes visiteurs passionnés firent découvrir aux incrédules, dont je faisais partie, que le bois de santal poussait encore dans le parc ; il en reste en effet quelques pieds. Il y avait plein de choses à découvrir en dehors de l'exposition. Et l'herbe à verrue ! « Bien sûr qu'il y en a de cette herbe dans le gazon du parc. J'vais en fouiller pour vous en montrer. » La démonstration fut faite quelques minutes après. La mamie, qui connaissait les plantes du pays aussi bien qu'un sorcier kanak, avait vite trouvé la petite plante en fleur pour nous la montrer. « Attention, ce sont les fleurs qui soignent. Il y en a partout, celle-là je l'ai trouvée derrière le cycas. Tu sais, c'est quoi au moins un cycas ? Les Mélanésiens font des gâteaux avec les fruits, mais c'est toxique pour le bétail. S'il en broute les jeunes pousses, il reste paralysé. » Cette Dame-là connaissait même les plantes des emboucaneurs. « C'est tabou. J'peux pas vous en dévoiler, il y a des lutins qui montent la garde autour. » Sans même sans s'en rendre compte, les Européens calédoniens de souche, à force d'avoir côtoyé les Mélanésiens pendant plusieurs générations, utilisent parfois les mêmes expressions que les tribus kanakes logées au fond de la chaîne centrale.

Pendant une visite commentée d'un bénévole, guide amateur comme moi, on a pu entendre fuser : « T'as pas peur ! C'est pas un lavoir, ce machin-là ! Pour touiller le linge, c'est trop petit. C'est un saloir, j'y ai vu macérer des petits blancs . Ça, c'est le lavoir ! Et à côté, cette espèce de four avec un trou circulaire, c'est une machine à laver de l'ancien temps. Le trou sert à mettre la lessiveuse. On plaçait dedans une grande lessiveuse en cuivre pour "cuire" les draps dans cette cavité après allumage du foyer avec des bûches, là juste en dessous ! Je me souviens encore du poids des draps de lin au bout du bâton que j'avais du mal à soulever. Faut voir comme ils étaient beaux, ces draps brodés ! » Nous étions, pendant cette dernière révélation, dans la maison Taragnat qui avait servi d'annexe au château. Avec les précisions de la lavandière d'avant on pouvait imaginer la chaleur qu'il devait régner dans cette pièce avec le feu allumé, et presque voir le bâton plier sous le poids des draps.

Une personne évoqua la question de la chaleur dans la pièce lors de cet épisode. Aussitôt, la réponse tomba : « Mais cette pièce n'existait pas, le lavoir et le four à lessiveuse étaient à l'extérieur. Ici même, mais la pièce n'était pas fermée. » Les anecdotes racontées spontanément par ces visiteurs étaient une mine d'or pour moi, « le guide » qui se faisait guider, comme tous les autres bénévoles zoreilles recrutés pour l'occasion. Un vrai bonheur !

" Poken : nom que l'on donne aux Australiens et Néo-Zélandais en Nouvelle-Calédonie.

Fouiller : expression calédonienne pour dire chercher quelque chose.

Je n'avais jamais côtoyé et sympathisé avec autant de vénérables personnes en si peu de temps. Voir tous ces habitants, perclus de douleurs, gravir les marches des escaliers du château qu'ils n'avaient pu, le plus souvent, qu'entr'apercevoir de loin ou imaginer, était un spectacle incroyable. Le château Hagen les attirait comme les fleurs du palmier multipliant attirent les guêpes jaunes. D'où sortaient-ils ? Le château était devenu une forteresse qu'ils devaient absolument conquérir pendant le temps de cette exposition. Le destin commun, dans le bonheur promis par nos politiciens ligotés par l'accord de Nouméa, se vérifiait chaque jour sous nos yeux.

Une de mes intervenantes préférées fut madame Cécilia Bruni. Les visiteurs buvaient ses paroles. Madame Bruni était une légende vivante. Cet engouement l'incita à venir presque chaque jour. Elle s'asseyait et une cour de curieux se rapprochait systématiquement d'elle pour l'interroger ou écouter ses propos. Elle parlait divinement, avec une mémoire sans faille, de ses ancêtres les Tetzger qui vécurent dans ce quartier entre les deux guerres. Elle précisait, pour ceux qui avaient des doutes, les noms et le nombre d'enfants qu'eurent les descendants d'untel, une des familles d'un des premiers pionniers. Elle le faisait parfois devant un des enfants anxieux qui voulait combler un trou de mémoire concernant ses aïeux. Elle était capable d'énumérer les noms des demoiselles d'un pensionnat de jeunes filles que tout le monde avait oublié ou celui des médecins qui avaient exercé à la clinique Magnin avant et après la Seconde Guerre mondiale d'une manière exhaustive. Cécilia devint rapidement la coqueluche de l'exposition. Certaines personnes, trop heureuses de l'aubaine de pouvoir reconstituer un arbre généalogique parfois amputé d'élagages trop fréquents, prenaient des notes comme s'ils écoutaient un grand reporter de retour du front. Les sourires et la joie des visiteurs étaient communicatifs au point que les guides bénévoles du matin restaient avec les personnes prévues pour l'après-midi, afin d'assister au spectacle et ne rien rater de ses rencontres exceptionnelles.

Le château Hagen devint le carrefour de toutes les rues du quartier de la vallée des Colons. Nos habitants et visiteurs du quartier étaient des plaques de noms de rue ambulantes. Les descendants des Bataille, Benebig, Metzger, Taragnat, Ohlen vinrent tous visiter l'exposition en traînant leur patronyme célèbre jusqu'au pied des marches en briques rouges de l'escalier double, à l'entrée de la belle demeure, durant ce mois fantastique du patrimoine. Ils furent avalés par le château, qui les régurgitait par le non moins monumental escalier de l'arrière du bâtiment, pour les conduire directement dans la maison Taragnat attenante, le château Pierre Canel, puisqu'une inscription sur la terrasse, mise à jour lors de sa restauration, l'atteste. La maison Taragnat fut château avant le château des Hagen. À côté de la maison, trône le récent kiosque à musique construit par les compagnons du devoir, mais que les seuls amateurs de belle ouvrage allaient regarder de près, car c'était bien la vallée des Colons et son histoire qui gouvernaient tous ces visiteurs. Cent cinquante ans d'histoire, en trois salles d'exposition par périodes de cinquante ans, parcourues par tous les mortels de la vallée des Colons. C'est, du moins, ce que l'on crut voir. Des descendants des premiers colons, des premiers commerçants, des premiers hommes d'affaires, de libérés, de bagnards même, puisque la chape de plomb avait craqué pour libérer la parole et déculpabiliser les descendants de ces hommes qui fondèrent la Nouvelle-Calédonie. Les déportés furent victimes d'une double peine en participant obligatoirement au peuplement de la colonie sans possibilité de retour en France. Un public de citoyens calédoniens, réconciliés avec son passé et ayant soif de le redécouvrir, composa la plus grande partie des visiteurs. Les Kanaks ne furent pas très nombreux à visiter l'exposition sur l'histoire de la vallée des Colons. Le nom du quartier rappelle peut-être trop la période coloniale. Mais le métissage souvent bien visible des visiteurs conviait sans cesse à se souvenir des liens forts des Calédoniens d'ethnies différentes, entre colonisés et colonisateurs, des « victimes de l'histoire » comme il est dit dans le préambule des accords . Ce sont les vrais gens du pays qui défilèrent au château pendant ces journées, pour ma plus grande joie, car j'eus le sentiment d'être intégré, de faire

---

Un prénom d'emprunt pour une dame bien connue en Nouvelle-Calédonie.

partie de ce petit peuple des anonymes que je côtoie depuis quarante-cinq ans, sans partager avec eux mes souvenirs d'enfance.

L’homme aux chiens

Ce défilé incessant d’anciens finit par m’intriguer quoique les organisateurs de la mairie fussent comblés. Les dix mille habitants du quartier n’allaient quand même pas tous venir ? De plus, il n’y avait que des vieux, en majorité en dehors des jours ouvrables de la semaine où les écoles venaient en groupe. Les visiteurs, surtout ceux du week-end, m’intriguaient, car ils étaient parfois bien démodés. J’avais repéré quelques anciens d’un autre temps. Cette inquiétude venait aussi du fait qu’à deux reprises, je fus obligé de demander à l’un d’eux, l’homme aux chiens, de sortir du parc.

Le régisseur, une femme charmante, Mélanie Sabbatier , devenue mon amie, ne l’avait pas encore vu, mais moi j’étais tombé dessus. Un vieux avec deux chiens qui voulait parcourir l’exposition et monter au château avec ses canidés. Ses cerbères ne le quittaient jamais, disait-il. La réponse de Mélanie sera « jamais avec ses chiens », et elle rajoutera sûrement : « Je vais le ficher dehors à coups de pied au cul. » Elle régissait fermement, mon amie régisseur. J’avais raccompagné ce visiteur atypique à la grille extérieure avec ses clébards, mais il m’avait dit : « Je reviendrai. » Je décidai d’attendre le lendemain, ou en fin d’après-midi du même jour, s’il revenait, pour lâcher le morceau à Mélanie qui allait en faire une bouchée, à moins que les chiens ne se chargent de mon pitbull femelle avant qu’elle n’expulse le têtu. J’étais bénévole et, comme ni la mairie ni la province n’avaient posté de vigiles, je n’avais pas envie de jouer les gros bras. Les vigiles, pourtant partout présents par ailleurs, n’avaient pas été jugés utiles, puisque l’exposition se déroulait bon enfant, pour ne pas dire en famille.

L’homme aux chiens

Le lendemain, dernier jour de l’exposition, le flot de visiteurs se calma un peu. En fin d’après-midi, les autres bénévoles guides demandèrent la permission de rentrer chez eux. Nous étions tous épuisés de ces journées marathons. Je restai avec Mélanie car nous avions refait le monde plusieurs fois, mais nous ne nous en lassions pas, d’autant que, sous la

véranda qui nous protégeait du soleil par les stores descendus, nous étions bien installés. C'est donc ce jour-là, le 22 septembre, que je le vis avant de l'entendre. Le vieux que je redoutais était de retour.

Je discutais avec mon amie. Elle était face au château, tournant le dos à l'allée centrale du parc et moi j'avais les yeux sur le beau parc paysagé où je voyais grossir la silhouette du vieux qui tenait en laisse ses deux molosses. Je devais prévenir Mélanie, mais j'espérais encore un demi-tour du vieux. Il avançait toujours, jusqu'au moment où les crissements de ses grosses chaussures de cuir, qui écrasaient les petits cailloux blancs de silice de l'allée, firent se retourner Mélanie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle.

— C'est mon vieux.

— Quoi ? Ton père ?

— Non, rien à voir, c'est un vieux. C'est la seconde fois qu'il vient et que je le raccompagne jusqu'à la grille, mais il est têtu comme une mule.

— Avec moi, ça ne va pas traîner. C'est clair ! Pas de chiens dans mon château ! Démonstration : j'vais lui expliquer de suite.

Mélanie Sabbatier me planta sur place en faisant rouler son fessier, à l'étroit dans son jean serré, pour rejoindre, presque en courant, le vieux dans l'allée qui stoppa sa marche en voyant mon régisseur furibard. Je regardais rouler le joli postérieur d'une fesse à l'autre lorsque j'aperçus une tête qui dépassait de la culotte, de la ficelle plutôt, que le jean taille basse laissait entrevoir. Qu'est-ce que c'est que cette bestiole sur le bas du dos du régisseur ? J'ajustai mon regard pour découvrir un phénix : la belle avait un oiseau légendaire, doué de longévité et caractérisé par son pouvoir de renaître après s'être consumé sous l'effet de sa propre chaleur, dessiné sur la fesse gauche. J'étais dubitatif, la chaleur qui le fera renaître là où il était tatoué ne sera pas la sienne. Je la laissai prendre de l'avance en profitant du spectacle, avant de la rejoindre, par galanterie, tout en étant persuadé qu'elle serait plus persuasive que moi.

De loin, j'entendais les chiens grogner. Les animaux ressentent l'agressivité de suite et ils avaient deviné que Mélanie, c'était de la dynamite. Les éclats de voix résonnaient dans le parc en rompant la sérénité des lieux. « Mais bien sûr que vous allez dégager. Et vite ! Car je vais appeler les flics. » Les chiens aboyaient, méchamment cette fois, tandis que le vieux, de sa voix chevrotante, essayait d'argumenter. « Puisque je vous dis que je dois surveiller la petite. Je travaille pour ses grands-parents. C'est mon travail de libéré, de garder la maison, les biens et les personnes de la famille Tetzger. »

J'arrivai enfin à la hauteur de mon amie, ayant écouté mon courage qui ne m'avait rien dit, pour paraphraser un comédien célèbre. J'étais inquiet, car le vieux se penchait déjà probablement pour lâcher les deux gros chiens.

— On se calme ! Mélanie, calme-toi ! Les morsures de tels molosses vont laisser des cicatrices sur tes belles jambes.

Réalisant la situation, Mélanie s'apaisa et le vieux se releva sans détacher les redoutables molosses.

— Tu as raison, Joël, mais ce vieux est fou. Il veut protéger la gamine.

— Quelle gamine ? Cécilia, la descendante Tetzger ? Elle doit avoir quatre-vingt-dix ans. Il sort de Nouville [1], le vieux dingue ! La gamine…, de qui parlez-vous, monsieur ? dis-je en m'adressant au vieux.

Il me répéta son histoire.

Le fait d'entendre cette fable calma Mélanie qui devint songeuse. Elle me laissa prendre l'initiative. Elle était pâle. J'expliquai au vieux que Cécilia venait de partir et qu'elle serait là

[1] Nouville où se trouvent la prison et le CHS de Nouméa.

demain matin. J'ajoutai : « Vous avez raison, il est temps qu'elle rentre chez les Tetzger, les chemins ne sont pas sûrs. Des Kanaks ont encore semé la pagaille chez un fermier de la vallée, la semaine dernière. »

Le vieux devint pacifique. Il nous dit en partant qu'il repasserait le lendemain. Il nous recommanda d'être prudents cette nuit, puis il tourna les talons pour filer vers la grille sans demander son reste.

Mélanie me dévisageait, tétanisée.

— Tu es aussi fou que lui, mon copain. Il va revenir.

— Peut-être, mais suis-moi, s'il te plaît. Fais-moi confiance. Mélanie m'emboîta le pas, effrayée, à un mètre derrière moi.

— N'aie pas peur, lui dis-je lorsque nous atteignîmes le perron du château Hagen.

Je l'invitai à entrer dans la deuxième salle consacrée à la période 1900–1950 de l'exposition. Elle n'avait guère le choix : nous étions seuls. Elle était prête à dégainer son portable, qu'elle serrait fortement depuis sa menace d'appeler les flics.

— Regarde, lui dis-je en lui montrant l'une des photographies exposées.

Elle comprit enfin ce que j'avais compris moi-même en discutant dans le parc avec le vieux, et faillit s'évanouir

— Mais c'est Émile ! Le vieux avec ses chiens ! C'est le sosie d'Émile le libéré ! Plus que le sosie, *c'est* Émile ! Il est mort depuis plus de soixante ans ! dit-elle, effarée.

— Allons sur la véranda.

Je proposai à Mélanie de nous asseoir pour reprendre nos esprits.

— Ça alors ! me dit-elle. Je ne suis pas trouillarde, mais si un fantôme se balade dans le parc, j'te raconte pas dans quel état je vais être demain, en reprenant mon boulot…

— Ne te fais pas de mouron. Je suis un professionnel des entités.

Je lui rappelai que, déjà, dans mon dernier bouquin *Mes nuits avec Roymata*, j'avais mis en scène un fantôme.

— Je dois les attirer. On s'habitue, tu vas voir.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Oui, mais je n'ai pas d'explications. Tu vois bien : en comparant la photo et le vieux… ce n'était pas un des habitants de la vallée des Colons d'aujourd'hui, mais de celle d'hier. On n'aurait jamais dû intituler l'exposition « La vallée des Colons, d'hier et d'aujourd'hui ». Pour les vieux, c'est compliqué, ces histoires de dates.

— Arrête avec ça ! Je vais au bureau, je dois récupérer ma fille. Elle est chez une copine. Tu peux rester ?

— Au point où j'en suis… Je t'attends, au cas où Émile reviendrait.

— Arrête, Joël ! J'ai vraiment peur ! Et surtout, pas un mot à ma puce !

— Tu me prends pour un idiot, ou quoi ? Fais vite, quand même. Je t'attends.

Je restai seul, assis à la tombée du jour sous la véranda du château craquant sous le poids des âges et de ses combles en poutres d'essences nobles comme le kaori, le houp ou le tamanou, harmonieusement assemblées par des charpentiers de marine de génie. Le château Hagen est chargé de l'âme de ces arbres plusieurs fois centenaires qui ont servi à confectionner ses bâtis, ses portes, son parquet et sa charpente. Des arbres témoins du passé qui avaient été débités à l'époque où la Nouvelle-Calédonie, riche en essence forestière, était couverte de forêt. Les combles de la vénérable demeure mériteraient d'être inclus dans les visites du château.

J'avais fait mon malin, mais je n'en menais pas large. Méditer sur la verte Calédonie d'avant le Rusa occupait mon esprit. Mes pensées s'affolaient, mais je m'efforçais de me concentrer sur la chance que j'avais d'être assis comme le châtelain de cette demeure

historique. J'avais quelques frissons dans le dos. Cette fin de journée me semblait plus fraîche que les jours précédents. Bref, j'avais la trouille. Les histoires de fantômes, il ne faut pas en abuser.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :

http://www.editions-humanis.com